

Père Antoine Altieri

Résider « ici-bas en étrangers », tout en mettant notre « foi » et notre « espérance en Dieu » : tel est bien le socle de notre vie chrétienne, nous le savons bien, ou devrions le savoir. Rachetés que nous sommes par le « sang précieux » du Christ ressuscité des morts et partageant avec Dieu même adoration et même gloire, une sorte de mouvement surnaturel, au fond, nous conduit, ou devrait nous conduire, à « faire usage des biens de ce monde comme n'en usant pas vraiment », à placer en effet toute notre espérance dans un « Royaume » qui n'est pas de ce monde. Oui : tel est bien le sens de notre existence chrétienne, comme telle porteuse d'une ambivalence, pour ne pas dire d'un inconfort radical – apparaissant à quiconque prend la peine de réfléchir deux secondes à cela même qu'il confesse dans la foi. Il faut le redire sans cesse : « nous sommes embarqués », comme l'écrivit Pascal, nous sommes nés en ce monde sans évidemment l'avoir choisi ; mais cette première naissance, pour ainsi dire charnelle, en appelle une autre, une seconde naissance, naissance spirituelle en laquelle il s'agit de « naître d'en-haut ». Contrairement à ce que prétend l'adage populaire, couramment invoqué pour jouir sans entrave des biens périssables de ce monde, nous n'avons pas qu'une seule vie : nous avons *deux* vies, la plus importante étant dans l'absolu la seconde, à laquelle nous sommes promis par la grâce du Christ. Et l'ambivalence ici se redouble : notre première vie, celle que nous vivons ici et maintenant en ces temps qui sont les nôtres, n'est pas sans importance, mais pour cette seule et unique raison qu'elle devrait être conçue comme une préparation à la seconde, comme une sorte d'épreuve, dans laquelle c'est bien notre « foi » qui est éprouvée. Sommes-nous tendus vers les réalités qu'on ne voit pas ? Ou sommes-nous fascinés, accaparés, par cela seulement qui est visible et palpable ? Faisons-nous l'effort constant, malgré le cas échéant nos fatigues humaines et nos tracasseries bien concrètes, faisons-nous l'effort de deviner ce qui ne se laisse ici-bas que pressentir en de rares et fugaces instants de grâce, ou bien, malgré toutes les grandes phrases ou les machinales prières dont nous sommes capables, vivons-nous en fait, comme beaucoup trop de nos contemporains, dans une sorte d'invincible indifférence, propre aux âmes vulgaires, à l'endroit des réalités spirituelles ? Sommes-nous charnels, ou spirituels ? Sommes-nous poètes, ou philistins ? Sommes-nous des philosophes, attachés aux questions essentielles, ou des négociants obsédés par leurs affaires mondaines ? Sommes-nous des hommes, ou des bêtes ? Sans doute un peu des deux, tout chrétiens que nous sommes... Pourtant, certes : si nous prenions vraiment conscience que notre première vie est un temps de grâce donné à seule fin de préparer et d'anticiper la seconde, nous nous attacherions, chaque jour que Dieu fait, à réduire en nous ce que j'appellerais volontiers la « part du diable », c'est-à-dire tout ce qui correspond, de près ou de loin, à ce que l'Apôtre Paul appelle l' « homme ancien » - cet « homme ancien » qui ne « pense » que de manière charnelle et concrète, qui vit dans le désir de ce qui est profitable à son (bas) ventre et non pas à son âme, et qui, malgré tous les ornements dorés et clinquants dont il pare sa lamentable vie, parfois bourgeoise et bien rangée, demeure étranger à la noblesse du Ciel et de ses anges, demeure une sorte de *bête brute*. L' « homme ancien », toujours, rechigne à mourir, ou devrais-je dire à *crever*, puisqu'il s'apparente à la Bête. Il s'accroche à la vie charnelle, il conspire contre l'advenue en nous de l'homme nouveau vivant selon l'Esprit du Seigneur, il appesantit nos élans les plus purs et les plus désintéressés vers les vérités éternelles, et nous met de la boue dans yeux pour ce qui est de seulement les apercevoir. Il est notre ennemi le plus redoutable, ou plutôt : il est en nous le *proxy* du diable, qu'il faut apprendre à reconnaître pour lui disputer sa part bec et ongle – et toute vie chrétienne, peut-être, consiste aussi en cet apprentissage.

Oui, chers amis : qui donc, sauf à être fou ou, hélas, totalement hermétique aux questionnements les plus sérieux, qui donc ne prendrait toujours davantage conscience de l'inconfort foncier de notre situation ? Nés de la chair, il nous faut renaître de l'Esprit – et

Dieu sait si les douleurs de l'enfantement accompagnent aussi cette seconde naissance ! Embarqués dans le monde sans l'avoir jamais choisi, il nous faut apprendre à nous en détacher au bénéfice d'un Ciel qu'on ne voit pas. Qui osera prétendre que notre foi chrétienne s'apparenterait, à la considérer en son fonds le plus pur, en une sorte de routine religieuse – puisque, par elle et en elle, il nous faut en quelque sorte apprendre à crucifier en nous les appétits et les tendances de la chair, mais également toutes les logiques mondaines qui vont avec ? Nous le savons, au moins intellectuellement : il n'y a pas d'autre voie possible que celle-là, voie étroite et exigeante, voie inconnue du vulgaire se précipitant avec la foule de ses semblables sur les larges boulevards de l'indifférence aux réalités célestes, de la paresse spirituelle et du nihilisme, des petits plaisirs éphémères que l'on glane au fil des jours – boulevards sur lesquels se précipitent les *ânes*, toujours prompts à braire leur « *carpe diem* », leur « cueille le jour » - comme si l'homme en tant qu'homme se limitait à « cueillir », en effet, à profiter du moment présent sans autre forme de réflexion. A vrai dire et de ce point de vue, une remarque ne peut pas ne pas traverser l'esprit de tout homme un peu spirituel, à savoir : dis-moi donc ce qui te passionne, si toutefois quelque chose te passionne, et je te dirai qui tu es, à quelle race d'hommes tu appartiens. A vrai dire encore, laissez-moi vous livrer ici une bien modeste conviction. A quoi reconnaît-on l'espèce d'hommes la plus rare, mais ainsi la plus intéressante, la plus enrichissante selon la vie dans l'Esprit que j'évoquais plus haut ? Pardon de le dire naïvement, mais les hommes de cette race bénite s'amassent un trésor dans le Ciel, et c'est la Passion du Christ qui les passionne. Les hommes de l'espèce d'hommes la plus rare *savent* que l'Amour de Dieu les précède, qu'il est la source pure à laquelle il faut sans cesse revenir pour naître en effet « d'en-haut », et que cet Amour, Amour non pas fleur bleue mais rouge sang, ne concerne pas les tièdes. L'amour de charité engage au contraire, de la part de ceux qui se savent aimés d'un tel amour fou, les réponses les plus audacieuses, les méditations les plus abyssales et les plus fécondes, les recherches les plus obstinées et les plus fiévreuses, afin d'approcher, ne serait-ce qu'un peu, et malgré ce qui est encore vieux en eux, l'indescriptible perfection de Dieu. Les hommes de cette espèce d'hommes-là, se plaisent dans l'inconfort et la sobriété, ils aiment ce qui est simple et direct, leurs manières sont d'ailleurs souvent rugueuses, pareilles peut-être à celles des vieux soldats affûtés dans les « bon combats » dont parlera aussi l'Apôtre Paul – combats d'abord contre soi-même, parce qu'il faut apprendre à souvent se détester pour ne pas tomber dans le péché d'orgueil. Ces hommes-là n'auront jamais rien d'efféminé en eux, ni de tortueux et de sophistiqué : ils sont de la trempe d'un Saint Bernard de Clairvaux, âmes à la fois profondément humbles et *viriles*, aimant Dieu plus que leur propre vie, parce qu'ils savent que la vraie vie est en Lui, parce qu'ils savent que Dieu aime et vole au secours des formes de vie fortes et ascendantes, courageuses jusqu'à la témérité lorsqu'il s'agit de témoigner de Lui, parce qu'ils savent que Dieu voue une tendresse particulière à ceux qui ne craignent pas de se faire violence pour Le chercher, et qui, L'ayant trouvé un peu, redoublent de violence pour Le chercher encore et Le faire connaître.

Bref : voilà la race d'hommes à laquelle il nous faut appartenir – race des prophètes et des saints, au fond, passionnés par la Passion, par la « folie de la Croix ». Ces hommes sont mis à part par Dieu Lui-même. Mais il est un autre symptôme d'appartenance à cette race : ce qui passionne ces hommes-là indiffère le plus grand nombre, et ce qui passionne le plus grand nombre les indiffère profondément. De là que, à vues humaines, ils déambulent en ce monde comme par erreur, comme *s'ils n'en étaient pas*. Méprisant les querelles minuscules dans lesquelles s'enlise le vulgaire, ils sont « dans leur monde », comme on dit. Qu'importe : ce « monde »-là en vaut bien d'autres, s'il leur ouvre *déjà* le Ciel !

Et puisque j'évoquais à l'instant St Bernard, permettez pour finir que je cite le grand saint, parlant du Cantique des cantiques, et de l'amour qu'il faut pour comprendre ce texte : « L'amour parle d'un bout à l'autre de ce texte, et il faut aimer pour saisir ce qu'on lit ici.

Sans amour on ne saurait n'entendre ni lire utilement ce chant d'amour, car un cœur froid est inapte à comprendre un langage enflammé. On doit savoir le grec et le latin pour saisir des propos tenus dans ces deux langues ; de même, la langue de l'amour, pour qui n'aime pas, restera un idiome barbare, semblable à l'airain sonore et à la cymbale retentissante. » (Soixante-dixième sermon sur le Cantique).

Comprenons-nous ce langage ?...